



## Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2009

Homage to Michel Fabre

---

# Confession d'un prophète

Notes sur la tournée européenne de Leonard Cohen (juin-décembre 2008)

Christophe Lebold

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/4326>

ISSN : 1765-2766

### Éditeur

AFEA

### Référence électronique

Christophe Lebold, « Confession d'un prophète », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 02 septembre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/4326>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Confession d'un prophète

Notes sur la tournée européenne de Leonard Cohen (juin-décembre 2008)

Christophe Lebold

---

Hear the voice of the Bard  
Who present past and future sees  
Whose ears have heard  
The holy word  
That walked among the ancient trees.  
William Blake, *Songs of Experience*

- 1 Le 21 septembre dernier, Leonard Cohen a fêté ses 74 ans sur scène à Bucarest. Son signe astrologique est donc « vierge » et les Vierges sont, dit-on, épris de perfection.
- 2 J'ai eu la chance d'assister à cinq concerts de la tournée européenne, et je l'affirme : dès les premiers instants, lorsqu'on voit le chanteur arriver sur scène en sautillant comme un jeune homme, svelte, l'élégance racée –fédora de crooner et costume sombre croisé– avec cet air de séducteur roublard qui vient de faire un mauvais coup, cet air hilare d'un vieillard qui sait cacher au monde qu'il est l'auteur unique de l'Ancien Testament et faire croire à toutes les femmes qu'il est encore un poète adolescent ; lorsqu'aux premières notes chantées, cette voix profonde nous transporte dans les sous-terrains du grave où confusément l'on sent que, une fois dissipée la fumée de cinquante ans de gitanes sans filtre, nous seront révélées rien moins que la vérité, les voies de Dieu et de l'amour terrestre ; lorsque, très vite, cette voix se fond avec ces chœurs angéliques (Sharon Robinson et les Webb Sisters) et qu'elle déplie sous les voûtes des zéniths modernes et des vieux théâtres le mariage de la terre et du ciel ; lorsque ce splendide orchestre sapé comme des gangsters met en place un venimeux petit mélange de guitares bluesy (Bob Metzger en grande forme), de jazz-pop très néo-sixties (saxophone de Dino Soldo et très bel orgue Hammond de Neil Larsen) et de flamenco solennel et proprement ensorcelé (oud, mandoline et guitare de Xavier Mass), on sent bien que la perfection n'est pas le but de ce groupe-là, mais bien plutôt leur point de départ. Ou pour reprendre les propos du journaliste du magazine anglais *Mojo* : « God is in the house ».

- 3 Les trois heures de concert creusent un autre sillon : comment exploiter les failles du parfait, comment rendre bouleversants, vivifiants et drôles ces objets d'artisanat ciselés et intimes que sont les chansons de Leonard Cohen, comment leur faire passer l'épreuve du concert, comment enfin toucher au cœur un public qui a entendu ces chansons mille fois? Cohen gagne ce pari risqué haut la main, tous les soirs de sa tournée, et il profite de l'occasion pour donner à ses cadets une très belle leçon de classe.
- 4 Le spectacle est d'une grande élégance visuelle et sonore : balance parfaite, lumières ocre et bleues, orchestre posé sur tapis d'Orient, jeunes demoiselles cravatées pour les chœurs et hommes plutôt mûrs côté musique, tous vêtus avec une élégance d'un autre âge. On apprécie l'air aguerris des musiciens, l'intimité qu'ils ont avec leur instrument, l'absolue liberté qui leur permet d'atteindre en quelques notes la profondeur sans jamais être démonstratif. Et il faut entendre « Hallelujah » magnifié par un solo d'orgue Hammond qui mélange folie et ferveur, il faut entendre cet *oud* qui nous fait pénétrer dans une Méditerranée médiévale au début de « Who by Fire » d'où, pour peu, émaneraient les flammes des holocaustes nocturnes. En fermant les yeux, on ne sait plus si on est au pays de Moïse ou d'Homère.
- 5 Et puis il faut voir, au centre de la scène, Leonard Cohen. Il faut le voir explorer toutes les nuances, tous les plaisirs de la gravité, le voir présenter ses musiciens en les saluant solennellement, à la japonaise ; le voir suivre, l'air recueilli, leurs solos, son chapeau feutre porté sur le cœur ; il faut surtout le voir chanter les genoux ployés, les yeux fermés, la diction précise. Tout le proclame : cet homme est en mission. Comme un vieil alchimiste penché sur le creuset de la gravité même, il cherche à distiller tout l'humour et la joie qu'il peut y avoir dans le sérieux. On goûte dans le public ce paradoxe d'un recueillement si profond qu'il rejoint l'aisance. S'exprime aussi tout ce qu'il peut y avoir de subversif dans un tel excès d'élégance et dans des vers comme « Give me Christ or give me Hiroshima ! ».
- 6 Tandis que défilent presque trente chansons et quatre décennies de carrière (une dizaine de standards des *sixties* et *seventies*, autant de titres des années quatre-vingt, et presque autant de titres plus récents), on se retrouve confronté à ce que l'on aurait presque négligé, à savoir l'essentiel : à quel point ces textes sont magistralement écrits. « Famous Blue Raincoat », « Everybody Knows », « Gypsy Wife », « If it Be your Will » : il y a là une patte de maître, des chefs-d'œuvre de précision métrique, des concentrés de sens et d'images, mystérieux et concis. On sent dans tout le concert la force d'attaque, l'impact et la dangerosité de cette petite littérature de trois minutes. Au détour d'une rime, d'une image ou d'une inflexion de voix, on est soudain vaincu, touché, en larmes. Chaque soir, l'émotion est là, palpable : partout des yeux embués, des mains serrées, des sourires ravis, des cœurs ouverts, des gens surpris de voir articuler si précisément l'apocalypse de leur existence:
- Everybody knows that you're in trouble.  
Everybody knows what you've been through  
From that bloody cross on top of Calvary  
to that beach in Malibu.  
Everybody knows it's coming apart  
Take one last look at this sacred heart before it blows  
Everybody knows
- 7 Car s'il est vrai que la voix de Cohen est à la fois son arme secrète (elle fonde son autorité et suffit à attester la réalité du monde de la chute ...) et son joker (elle lui permet de changer de ton, d'en rajouter, et de charmer), s'il est vrai aussi qu'il est devenu un grand,

un authentique et un très redoutable crooner, ce qui réunit chaque soir tous ces gens est ailleurs.

- 8 Le centre vif de ces concerts, c'est la force et la conviction avec laquelle est affirmée la vision première du chanteur : la certitude que l'homme doit être brisé pour avoir accès à la lumière. Chaque soir, Cohen récite:
- Ring the bells that still can ring  
Forget your perfect offering  
There is a crack in everything  
That's how the light gets in
- 9 Dès lors on comprend pourquoi Cohen se comporte comme un vieux samouraï : ses chansons sont des armes de guerre dont l'objectif est de nous atteindre au cœur, ce cœur dont il aime à répéter qu'il grille dans nos poitrines comme de la viande de kebab sur sa broche. Elles ont donc besoin de toute la violence de la beauté, qui rendra possible ce miracle : proclamer dissoute la solitude de l'homme. Et c'est ce qui se produit, soir après soir, lorsque les foules debout refusent de s'asseoir ou d'arrêter d'applaudir, gagnées par l'élan mystique de Cohen. Les paroles nous ont brisés, l'harmonie nous console et l'espace d'un instant, plus personne n'est seul.
- 10 Et l'on comprend alors que cette classe n'est pas décorative, qu'elle n'a rien à voir non plus avec un professionnalisme à l'américaine, mais qu'elle est au service d'un projet : la production de ces instants de grâce où est possible l'ouverture des cœurs.
- 11 On comprend aussi que Cohen a une audace unique. A l'heure où les groupes branchés courent une fois de plus après l'utopie d'une radicalité néo-punk et jouent à l'*underground* pour accoucher d'un rock faussement décérébré, à l'heure où la chanson *mainstream* semble donner dans un second degré stérile, ou une espèce de pornographie du sentiment, l'audace de Cohen est de faire sens, et sa provocation consiste à faire surgir la profondeur. Suivant sa disposition rabbinique fondamentale, il dit le sens du monde. Le concert devient une expérience spirituelle où se crée un nouveau genre : la chanson dévotionnelle de masse, empreinte de sagesse biblique (« If it be your Will ») de paradoxes zen (« Heart with no Companion ») et de prophétisme social que les circonstances rendent très aigu (« Democracy is Coming to the USA »).
- 12 Il ne reste plus à Cohen, au long de ces trois heures, qu'à explorer et à décliner toutes les nuances de la gravité, les jouissances du solennel : sérieux à demi (« I tried to leave you » après les rappels), ironique mais sérieux comme jamais (« I'm your Man »), jamais plus sérieux que quand il démonte ses postures ou qu'il se moque de lui-même. Car l'humour n'est pas l'élément le moins classieux des concerts. Ainsi, lorsqu'il fait, plusieurs minutes l'exégèse de la profondeur des « do dum dum / dum, da do dumm dumm » des choristes à la fin de « Tower of Song », lorsqu'il rappelle qu'à sa dernière tournée, quatorze ans plus tôt « [he] was sixty years old. Just a kid with a crazy dream », lorsqu'il récite la longue liste des prozacs et autres friandises qu'il est censé avoir pris ces quinze dernières années, avant de demander à la foule : « What have you been doing ? », on est très proche de la *stand-up comedy*, et Dieu sait comme le désespoir cohenien sait être drôle.
- 13 Alors s'il fallait retenir l'un ou l'autre moment de cette tournée européenne, ce serait à Dublin le jour de la fête des pères, lorsque quinze mille spectateurs transis de froid sous la pluie glacée reprennent en cœur un « Hallelujah » qui semble alors écrit spécialement pour l'Irlande souffrante et que Cohen, ému, s'agenouille devant la foule pour la remercier. Ce serait, à Manchester, l'attaque sexy et directe de « First we Take Manhattan » transformée pour l'occasion en petit *funk* électrique très *sixties* porté par

l'orgue Hammond, un Cohen ployé qui chante l'entrée de son air le plus torve tandis qu'un spectateur très anglais derrière moi lâche à sa voisine: « this is just too exciting ». Ce serait à Francfort lorsque Cohen prend congé pendant l'hymne biblique (« Wither thou goest ») qui clôt le concert avec ses mots: « It's gettin' chilly out there. Don't catch a cold. Listen to your mum and be as lucky as Volkswagen.”

14 Ou ce serait à Dublin encore dans un pub près du *Royal Hospital*, où, deux heures après le concert, je me retrouve à chanter avec des dizaines d'Irlandais, à voir les couples se faire et se défaire dans le whisky et la Guinness, et à porter avec les gérants du pub, de l'autre côté du comptoir, un toast après l'autre à Leonard Cohen.

15 On sort de là incrédule et on tente de comprendre ce qu'on a vu.

16 Il y avait l'impact scénique d'un Brel, le sens de la dérision et la sophistication d'un Gainsbourg, mais en plus, le souffle d'une littérature d'une autre trempe : la force visionnaire d'un William Blake, tout simplement. On a le sentiment d'avoir participé en effet à une expérience spirituelle et de revenir mieux armé sur la ligne du front de nos vies : plus drôles, plus généreux, plus avisés. On a pris, avec la foule, une leçon de classe. Et, chose non négligeable, un vieil ami nous a parlé :

We have heard The voice of the bard,  
Who present, past and future sees  
Whose ears have heard  
The holy word  
That walked among the ancient trees.

17 Pour plus d'informations sur la tournée: [www.leonardcohenfiles.com](http://www.leonardcohenfiles.com)

Chant, guitare et claviers : Leonard Cohen

Direction musicale et basse : Roscoe Beck

Oud, bandurria, et guitare douze cordes : Javier Mas

Batterie : Rafael Gayol

Guitare électrique : Bob Metzger

Orgue Hammond B3 : Neil Larsen

Saxophone et instruments à vent : Dino Soldo

Choristes : Sharon Robinson et les Webb Sisters

## INDEX

**Thèmes** : Trans'Arts

## AUTEUR

**CHRISTOPHE LEBOLD**

Université Marc Bloch, Strasbourg